

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50 Six mois. 26.00 Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Annonces: la ligne. 25 Réclames: 30 Faits divers: 50 On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUANIN, Libraire, Grande Place; à Paris, chez M. HAVAS, LAPOSTOLLE et C^o, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse); à Bruxelles, chez M. DUBOIS.

Table with 2 columns: Service particulier, 13 DÉC. 11 DÉC. Rows include Act. Banque de France, Société générale, Crédit f. de France, etc.

BULLETIN DU JOUR

Les incidents n'ont pas manqué à la journée d'hier. Mme Thiers a succombé pendant la nuit de samedi au dimanche, et sa mort a été saluée par la Marsaillaise... Comment l'Europe, si réservée au congrès de Berlin, s'avance-t-elle autant à la conférence? C'est là un point qui jusqu'ici est resté obscur.

Il y a eu perte de membres et fracture de crânes sur une très-large échelle. D'anciens aimeraient assez qu'on laissât les Hellènes et les Osmanlis régler leur querelle ensemble, comme il convient à de braves gens amis du désir de voir entre-dévorer, mais cette manière de voir est trop simple pour qu'elle ait chance de réunir de nombreux adhérents; bon gré ou mal gré, les signataires du traité de Berlin devront prendre de nouvelles positions.

La dernière correspondance parisienne du Times, celle qu'il a publiée dans son numéro du 10 décembre, est d'une importance extrême au point de vue de notre politique extérieure. D'après M. de Blowitz — et il s'étend longuement sur ce sujet — rien de plus vrai que ce qui a été maintes fois affirmé, à savoir que nos ministres des affaires étrangères, à partir de M. Waddington, n'ont jamais été que les commis de M. Gambetta dans les bureaux du quai d'Orsay, et que c'est lui qui nous a engagés dans la question grecque.

ne de Paris, en 1871, a eu la futilité, le Gouvernement de 1880 a la pince, le marceau, le rossignol et le commissaire de police. Il suffirait de se remémorer cette observation pour parvenir à deviner ce que M. Gambetta réserve aux juges qui lui déplaisent, pour le cas, d'ailleurs de plus en plus probable, où le Sénat révoquerait la loi qui supprime l'immovibilité.

On ne doute pas, d'ailleurs, que M. Grévy, qui signa tout, qui a signé pour les moines, ne signa pour les magistrats. Cette signature donnée, lorsque les juges désignés par les décrets voudraient prendre leurs sièges à l'audience, la police administrative, la police des préfets, les empêcherait, au besoin par la force. Et, s'il arrivait que certains d'entre eux s'enfermaient dans les prétoires, on crocheterait les prétoires, comme on a crochété les couvents.

place St-Georges que pour en déconseiller la démolition. Tout ce que je vous raconte là tend à mettre votre conscience en repos à mon égard. Ernest Picard qui m'écrit avait monté et trompé l'opinion et me désignait comme le chef du mouvement auquel je suis resté d'autant plus étranger que j'étais mourant à Arcachon quand il s'est produit.

M. de Rochefort s'étant rebelle dans l'Intelligence contre les reproches d'ingratitude dont les journaux l'ont accablé à propos de son absence aux funérailles d'Albert Joly, son défendeur, et ayant mis au défi de citer des noms de personnes auxquelles il aurait demandé secours et protection en 1871, le Voltaire reproduit aujourd'hui la lettre suivante que M. de Rochefort adressa en juillet 1871 à M. Gambetta qui lui injuria aujourd'hui dans chacun de ses articles: Mon cher Gambetta, Je vous demande pardon de vous avoir harcelés au passage avant même que vous soyez complètement installé à la Chambre, mais il est question de vacances pour les députés et j'ai peur de n'avoir que le temps.

dit: « Le mouton à des pieds d'or, et partout où apparaît l'empreinte de ses pas, la terre se change en or ». Ce proverbe est mille fois vrai, pour l'Australie, dont les mines ne devraient être autres qu'une tison d'or. Aujourd'hui que l'Australie, avec ses 2,700,000 habitants possédant 62 millions de moutons, a rendu l'Europe tributaire de ses laines, qui passent à juste titre pour les plus belles du monde, il m'a paru intéressant d'écrire ce qui suit pour ceux qui, en Europe, appartiennent à la grande et intelligente famille des commerçants et de l'industrie des laines, et particulièrement pour la France, qui occupe le premier rang.

Le premier éleveur de moutons en Australie, dont le nom devrait figurer en lettres d'or dans l'histoire de la colonie, fut le capitaine Mac Arthur, qui commença une bergerie avec 30 moutons d'origine indienne. Il les croisa avec des moutons du Cap qui trouva sous ses mains et sous son premier aménagement qui portait uniquement sur la taille. Plus tard il les croisa avec des moutons qu'on croit importés d'Irlande, et obtint du croisement du bélier irlandais à laine avec ses brebis qui étaient des méts Cap et Indes, c'est-à-dire des animaux à poil, un produit laineux qui commença à attirer l'attention sur l'élevage du mouton pour la laine. Jusqu'à cette époque, l'élevage du mouton était uniquement fait pour la viande et le cuir, et absolument négligé; personne ne songeait qu'elle pût devenir un article de grande exportation.

L'Europe a mis la Turquie au pied du mur et la Turquie va mettre à son tour l'Europe au pied du mur. Tel est, paraît-il, le sens de la note par laquelle le gouvernement de Constantinople se propose de demander au puissances des mesures propres à empêcher celui d'Albènes de troubler la paix du monde. Nos Turcs sont d'excellents diplomates. Ils tiennent aussi bien la plume qu'ils manient l'épée, et les raisons de justice, d'humanité, de haute civilisation qu'on leur a servies en ces dernières années, ils les resserriront avec sang-froid à leurs conseillers ou opérateurs pour extraction de provinces.

Le plan de campagne contre les MAGISTRATS SUSPECTS. Tous les journaux que le bon sens guide encore, même les journaux républicains — les journaux opportunistes ne sont plus, depuis longtemps, dans ce cas, — ont reproduit, avec un étonnement qui touche à la stupefaction, l'entrefilet de la République française où M. Gambetta faisait signifier à la magistrature inamovible par les plumes de ses publicistes attachés, un ukase d'extermination. Cet entrefilet portait en substance que si le Sénat refusait de voter la loi qui suspend l'immovibilité de la magistrature, on atteindrait les magistrats suspects ou ennemis par d'autres moyens plus violents.

Le passé de M. de Rochefort. M. de Rochefort s'étant rebelle dans l'Intelligence contre les reproches d'ingratitude dont les journaux l'ont accablé à propos de son absence aux funérailles d'Albert Joly, son défendeur, et ayant mis au défi de citer des noms de personnes auxquelles il aurait demandé secours et protection en 1871, le Voltaire reproduit aujourd'hui la lettre suivante que M. de Rochefort adressa en juillet 1871 à M. Gambetta qui lui injuria aujourd'hui dans chacun de ses articles: Mon cher Gambetta, Je vous demande pardon de vous avoir harcelés au passage avant même que vous soyez complètement installé à la Chambre, mais il est question de vacances pour les députés et j'ai peur de n'avoir que le temps.

Le prince de Hohenzoln, ambassadeur d'Allemagne près des Français, est parti hier, pour aller passer les fêtes de Noël dans ses propriétés en Silesie. L'ambassadeur d'Allemagne sera de retour à Paris le 29 courant, de telle sorte qu'il aura pu assister aux réceptions officielles du Jour de l'An.

Le capitaine Mac Arthur avait deviné l'immense profit qu'on pouvait tirer en Australie de l'élevage de moutons pour la laine, et il avait expérimenté combien la nature du sol s'y prêtait. Plus tard les capitaines Kent et Waterhouse, encouragés par son exemple, importèrent pour leur propre compte des moutons purs; mais on ne sait ce que devinrent leurs troupeaux. La seule trace qui en existe est une vente, faite en 1860 par le capitaine Waterhouse, d'un troupeau de 160 têtes à M. Cox, le grand-père du fameux Cox actuel. Le capitaine Mac Arthur tira un journal régulier de sa bergerie, où l'on trouve qu'en 1894 il acheta à la vente que fit Georges III de son troupeau, quelques

FEUILLETON DU 14 DÉCEMBRE LES RIVALITÉS Par ARMAND LAPORTE III — Vous allez le savoir en écoutant ce que je vais dire à l'aubergiste; c'est l'âme damnée de Malicorne. A ce moment, l'aubergiste, qui avait entendu le roulement d'une voiture, apparut sur le seuil de sa maison. Il vint en toute hâte au-devant du notaire. — Votre serviteur, monsieur Fromentin dit-il en ôtant sa casquette. — Bonjour, Gendronneau. — L'espère, messieurs, que vous ne venez pas ici pour un testament? — Non; je viens tout simplement amener chez lui mon ami, M. le docteur Hervey, votre nouveau médecin. — Ah! monsieur est médecin! fit l'aubergiste en regardant sornellement le docteur. — Oui, répliqua M. Fromentin, et même ancien chirurgien-major de l'armée. Vous pouvez maintenant vous donner le luxe d'être malade, vous êtes sûr de ne pas mourir. — Nous avions déjà Prosper Malicorne. C'est-y pas un bon médecin?

M. Fromentin se mit à siffler un air de chasse. — Sans compter, continua Gendronneau, M. Leduc, M. Boulanger, M. Cour et M. Lavigne, qui n'ont jamais pu s'accoutumer dans le village. — Après? fit le notaire. — Dame! c'est peut-être bien assez d'un médecin pour Château-Bernard, où l'on n'a point l'habitude d'être malade. M. Fromentin regarda l'aubergiste fixe et lui dit: — Vous avez une très-jolie fille de six ans. Est-ce qu'elle n'est pas morte l'hiver dernier d'une fièvre typhoïde? L'aubergiste pâlit. — Vous voyez donc bien, reprit M. Fromentin, que vous avez besoin d'un médecin! Donnez une demi-botte de foin à mon cheval pour l'amuser. Je repars dans un quart d'heure. Il prit le bras du docteur Hervey et se dirigea vers la maison de celui-ci. Gendronneau était resté à la même place. — Vous avez été cruel avec cet homme, dit Jacques Hervey; le souvenir que vous avez évoqué l'a terré. — Bah! ces gens-là sont de la race des fauves; il faut les brûler au fer rouge pour les assouplir. Avant cinq minutes, celui-ci sera chez Malicorne et lui répétera notre conversation. C'est le but que je voulais atteindre. Ils s'arrêtèrent devant une maison fermée par une grille. Dans la cour, quatre tilleuls très touffus faisaient ombre autour d'eux; à droite, se trouvait un pavillon qui communiquait avec la maison au

moyen d'une galerie couverte. Ce pavillon se composait de trois pièces: une antichambre assez vaste, le cabinet du docteur Hervey et son laboratoire; à gauche, de l'autre côté de la cour, l'écurie et la remise. Derrière la maison, un jardin. — Entrez, dit M. Fromentin, je vais vous faire les honneurs de votre maison. Ils entrèrent. IV Nous laisserons un instant le docteur Hervey visitant sa maison en compagnie de M. Fromentin, pour faire plus ample connaissance avec la famille Malicorne, dont le notaire de Vermanton a déjà esquissé la physionomie. Jean Malicorne habitait une maison sur le port, à quelques pas de la rivière. Cette maison et ses dépendances étaient encloses de murs assez élevés qui ne permettaient pas de voir ce qui se passait dans l'intérieur. C'était un amas de constructions irrégulières, faites à différentes époques, sans autre souci que d'obtenir, dans un espace donné, le plus de logement possible. Quand, par hasard, la grande porte était ouverte, on apercevait, dans un étroit espace encadré de magasins, de celliers et d'appentis, toutes espèces d'engins de pêche qui s'échaient au soleil ou qui étaient accrochés à de gros clous; puis de vieux troupeaux vides en gerbes, des tas de bois flottés, des pièces de bois à moitié égarées, des troncs d'arbres ravés à la rivière, des perches de bateliers et de conducteurs de trains, des gaffes, des crocs, des avirons, de la vieille ferraille, des cordages; tout cela,

au premier aspect, paraissait placé sans ordre et complètement au hasard. Cependant, en y regardant une seconde fois, il était facile de reconnaître que ce désordre était plus apparent que réel, et qu'un certain soin avait été apporté dans l'agglomération successive de toutes ces choses. Le maître avait dû classer dans sa mémoire le chiffre ou le poids de ces objets, afin qu'aucun d'eux n'en fût distrait sans sa permission. Ce pâté de constructions était isolé de toute autre maison: à droite, par une rue qui conduisait dans le village; à gauche, par des écuries et quelques bâtiments aux toitures inclinées jusqu'à terre, où les relayeurs remisaient leurs chevaux et déposaient leurs harnais; au fond par un jardin qui allait rejoindre une de ces ruelles perdues comme on en trouve souvent dans les villages; mais sur toutes les façades, sur la rue, dans les bâtiments de gauche, au bout du jardin, il y avait des issues mystérieuses qui communiquaient avec l'intérieur de la maison de Malicorne, et ces issues étaient parfaitement entretenues, ce qui prouvait qu'elles avaient leur raison d'être et qu'on y passait fréquemment. Le jour où son fils était revenu de Paris pour exercer la médecine à Château-Bernard, Jean Malicorne avait fait abattre un pan de muraille qui donnait sur la rue; on avait percé une porte et une fenêtre, et deux chambres, qui devaient servir à l'officier de santé pour recevoir sa clientèle, avaient été édifiées à l'intérieur; Mais Prosper Malicorne n'en continuait pas moins de vivre, commun avec son père

et sa mère. Juste au moment où l'homme au pantalon vert, après avoir vu le docteur Hervey entrer chez le notaire, quittait Vermanton pour revenir à Château-Bernard, la famille Malicorne était réunie dans une espèce de cuisine qui leur servait de salle à manger; c'était l'heure du second repas. Ces trois personnages offraient à l'œil de l'observateur des types divers et réellement curieux à étudier. Madame Malicorne, née Julienne Toinet, était âgée de cinquante ans; elle paraissait en avoir soixante-cinq, tant le travail l'avait usée, détre, raccornie et ratatinée; son cou, son visage, ses bras et ses mains étaient sillonnés par des rides profondes comme des entailles faites à l'aide d'un instrument tranchant, et la couleur de sa peau, brûlée par le hâle et le soleil, avait les tons rouges de la brique; elle avait été blonde; mais sous l'action incessante de l'air atmosphérique, les rares cheveux qu'elle possédait encore prenaient les teintes jaunes de la flasse que les marchands placent à la porte de leur boutique pour servir d'enseigne. Ses paupières étaient bridées, et l'œil, sous cette double peau, que le temps avait rendu rigide et parcheminé, semblait avoir perdu la faculté de se mouvoir dans l'orbite. Tenez pour certain que l'œil bridé est l'indice des plus mauvais sentiments. Ses lèvres — les lèvres d'un avare — étaient minces et décolorées; sa bouche n'avait plus de dents, et son menton osseux, maigre et pointu, ressemblait au menton de Polichinelle. Julienne Malicorne portait les vêtements

sordides des femmes qui travaillent aux champs; ses pieds ne connaissaient pas d'autres chaussures que les sabots, qu'elle usait sans brides, par économie. On l'eût prise, avec ces habits qui dataient de sa jeunesse, pour une pauvre du village. Mais à la campagne il ne faut pas juger les gens au costume, et souvent les haillons cachent la fortune. Depuis que son fils exerçait sa profession de médecin, madame Malicorne n'allait plus aux champs; elle bornait ses occupations à la culture de son jardin, aux soins du ménage et à la cuisine; à l'entretien des vêtements de son mari, au raccommodage des bas de son fils, dont elle brossait les habits et vernissait les bottes. C'était une domestique que rien ne rebutait et qui ne demandait pas de gages. Les jours de lessive, elle s'adjoignait une femme de peine qu'elle faisait travailler seize heures par jour, moyennant quinze sous de salaire, du pain cuit depuis deux semaines et un peu de caillé. Enfin, elle trouvait du temps pour filer, s'occuper de la basse cour et vendre par le village le poisson que son mari pêchait chaque matin, à l'heure où le soleil se levait, et celui que, le soir, il trouvait dans ses nasses et dans ses verveux. Puis, lorsque la nuit commençait à poindre, on la trouvait sur le bord des routes, le long de la rivière, le tablier relevé, ramassant de l'herbe pour ses lapins et ne craignant pas, elle, la femme de l'homme le plus riche du canton, de rapiner, dans le champ voisin, des poignées de luzerne qui devaient servir à la pâture de ses bêtes.